

NOS GRAVURES

François de Borgia devant le cercueil d'Isabelle de Portugal.—L'œuvre que nous reproduisons aujourd'hui est encore une œuvre capitale : si elle a échappé, à quelques voix près, à la médaille d'honneur de Salon, pour la peinture, elle n'en a pas moins eu tous les honneurs. Nous avons entendu, devant cette toile, les vrais connaisseurs dire : "Voici le plus beau tableau du salon."

On peut cependant reprocher à M. Jean-Paul Laurens de traiter le plus souvent (il les traite trop bien peut-être) les sujets lugubres : *le Pape Formose, le Duc d'Enghien, l'Interdit*, etc., sont autant de scènes historiques plus saisissantes qu'attrayantes. On en dira autant du magnifique tableau de cette année, qui représente François de Borgia devant le cercueil d'Isabelle de Portugal.

Voici, d'après le livre, la donnée principale du tableau tiré de *la Vie des saints* :

"François de Borgia fut chargé par l'empereur Charles-Quint d'accompagner, à Grenade, le corps de l'impératrice Isabelle. Après la solennité des funérailles, il fit ouvrir le cercueil afin de reconnaître le cadavre de sa souveraine défunte. A la vue de ce visage autrefois plein d'attraits, à présent défiguré..."

Ici s'arrête la citation ; mais un poète s'est emparé de l'idée et l'a pour ainsi dire achevée dans un noble langage, en harmonie complète avec le sujet. Voici donc encore, en premier, un nouveau sonnet de M. Dézamy, destiné à MM. Goupil, pour leur album de luxe du Salon 1876 :

Avant d'abandonner la sombre cathédrale
Où dort l'impératrice en habits de brocart,
François de Borgia, par un suprême égard,
Vient saluer la morte en sa tombe royale.

Isabelle n'est plus qu'un cadavre blafard :
Sa figure, autrefois superbe et magistrale,
Est empreinte aujourd'hui d'une horreur sépulcrale
Qui frappe étrangement l'esprit et le regard.

Grave et muet devant ces dénouilles glacées,
François roule en son cœur les austères pensées
Qui s'emparent aux croyants la mort et le saint lieu :

Et comprenant dès lors la vanité profonde
Des terrestres plaisirs et des grandeurs du monde,
Il renonce à la cour—et se consacre à Dieu.

ADRIEN DÉZAMY.

La tétralogie de Wagner.—Il est devenu banal de répéter que l'art n'a pas de patrie : s'il est cependant une circonstance où l'on a besoin de se pénétrer de cette vérité, c'est aujourd'hui que M. Wagner, qui nous a très-maltraités, surtout depuis nos défaites, en appelle aux dilettantes de toutes les nations pour juger sa musique si peu goûtée en France. Nous ferons donc faire notre patriotisme pour donner à un véritable événement musical toute l'importance qu'il mérite :

LE THÉÂTRE DE BAYREUTH

Richard Wagner, toujours à la recherche de l'originalité, ne pouvait pas se contenter d'un théâtre ordinaire pour la représentation de cette trilogie qui doit être, d'après lui, le triomphe de la musique de l'avenir. En 1871, après avoir obtenu de la municipalité de Bayreuth la concession gratuite d'un terrain situé à trois quarts de lieue de la ville, sur une hauteur entourée de jolies collines boisées, il lança, à l'adresse de riches amateurs, un prospectus leur promettant, contre un versement de 300 écus, le privilège d'assister aux trois premières représentations de la trilogie et du prologue, soit à douze soirées d'opéra consécutives. Il réunit ainsi plus d'un million de francs ; parmi les souscripteurs, se trouvent des Américains, des Anglais, des Russes, des Hongrois, etc. ; c'est donc une pure préntention de la part de Wagner de vouloir aujourd'hui qualifier son théâtre, élevé avec cet argent de toute provenance, de monument de la nation allemande.

A l'extérieur l'édifice est très-laid et disproportionné ; mais à l'intérieur il est fort ingénieusement aménagé. La partie qui contient la scène a 38 mètres de haut, sur 81 de long ; l'ouverture de la scène a 15 mètres de large. Derrière se trouve encore un espace de près de 14 mètres de long, et les sous-sols ont une profondeur d'également 14 mètres : de la sorte, le cas échéant, la scène peut avoir une longueur de 40 mètres sur plus de 50 de haut. pro-

portions énormes qui permettent d'atteindre à des effets tout à fait extraordinaires.

L'orchestre, qui est placé comme d'habitude devant la scène, est séparé par une cloison des spectateurs, dont aucun ne peut apercevoir quoi que ce soit de ce qui se passe à l'orchestre.

La partie du théâtre réservée aux spectateurs a 23 mètres de haut sur 38 de long ; elle est disposée en amphithéâtre ; le premier rang contient 32 places ; le dernier, large de 37 mètres, en a 54 : au fond s'élèvent les loges réservées aux souverains ; sur les côtés se trouvent quelques loges et les deux foyers. Le nombre total des places est de 1,544.

D'excellentes dispositions qui méritent d'être imitées ont été prises pour qu'en cas de feu, ou d'une autre alerte, la salle puisse être évacuée en moins de dix minutes, sans le moindre désordre !

Les spectateurs assis à tel ou tel rang ne peuvent sortir que par la seule porte qui correspond à leur place, et il y a douze portes de sortie. De même on a aménagé aux extrémités de l'édifice quatre grands réservoirs d'eau qui, mis en rapport avec toutes les parties du théâtre par des conduits, rendent un incendie à peu près impossible. La machinerie a été l'objet d'un soin tout spécial ; elle dispose de moyens d'effet inconnus jusqu'ici, même à l'opéra de Vienne et à celui de Paris : elle est l'œuvre de M. Braudi, de Darmstadt.

Ceci dit, il nous semble intéressant, pour nos lecteurs, d'insérer la légende qui a inspiré Wagner et dont il a fait le libretto de son œuvre gigantesque. Le journal quotidien dans lequel on a pu la lire est déjà perdu, sans doute, tandis que le *Monde illustré* reste. Voici cette histoire à demi-mythologique, d'après M. E. Guiraud, l'heureux auteur de *Piccolino* :

LA LÉGENDE DE NIBELUNGEN

Dès 1863, M. Wagner avait fait publier en Allemagne le texte sans musique de ses nouveaux opéras. Ce poème a pour titre : *l'Anneau de Nibelung, fête scénique pour trois jours et une soirée comme prologue. L'or du Rhin (Reingolt)*—le prologue—nous fait assister à la lutte des trois races rivales : les Nibelungen, nains qui se cachent dans les profondeurs de la terre, les géants qui sont à la surface, et les dieux qui habitent le sommet des montagnes. Albéric, roi des Nibelungen, déroba l'or du Rhin et s'en forge un anneau auquel est attaché un pouvoir merveilleux. Des dieux, menacés dans leur toute-puissance, traitent avec les géants pour la construction du Walhalla, forteresse infrangible, d'où ils continueront à dominer le monde. Les géants mettent pour condition à leur alliance que Wotan, le maître des dieux, les rendra possesseur des richesses amassées par Albéric. Le roi des nains, saisi, garrôté, comparait devant le roi des dieux, et après avoir été contraint de livrer son trésor, se voit encore arracher l'anneau magique. Dans son désespoir, il charge cette anneau d'une effroyable malédiction. Wotan avait promis le trésor, mais il veut garder pour lui le talisman ; pendant qu'il en dispute la possession aux géants, apparaît Erda, la prophétesse, qui s'adresse à Wotan :

Tout ce qui est finira,
Un jour lugubre menace les dieux.
Ma voix te dit : Evite cet anneau
.....
Songe en peur et en souci.

Sous l'impression de ces sombres paroles, Wotan abandonne l'anneau de malheur ; il le cède aux géants qui lui laissent en échange la belle déesse Freia, dont ils voulaient faire leur prisonnière. L'algèbre règne parmi les dieux, et selon M. Schuré, "il semble que la nature entière pousse des sanglots de joie qui se perdent en un murmure de félicité."

Essayons maintenant de donner une idée de la première journée, intitulée *la Walkure*. Wotan, troublé par les paroles d'Erda, est descendu dans le sein de la terre pour arracher à la prophétesse ses secrets sur l'origine et la fin des choses. "Vaineue par le dieu, aimée de lui, elle lui donne neuf filles, les Walkures, les vierges guerrières, dont l'aînée, Brune-

hilde, sera l'exécutrice de ses plus chères pensées."

Mais "de sa descendance terrestre seulement, Erda le lui a dit, naîtra un héros qui pourra faire ce qui lui est interdit à lui-même ; libérer le monde de la malédiction dont il est chargé par la faute même des dieux. Wotan descend sur la terre sous le nom de Velse, et engendre un couple de jumeaux : Siegmound et Sieglinde."

Au moment où commence l'action, Sieglinde est devenue la femme d'Hounding, et Siegmound est l'hôte de tous deux. Dans la nuit, pendant le sommeil d'Hounding, Sieglinde se glisse auprès de son frère, et lui montre, planté au milieu d'une pièce rustique, un arbre dans le tronc duquel une épée est enfoncée jusqu'à la garde. Cette épée doit assurer la victoire à qui saura l'arracher. Tout à coup, la porte du fond s'ouvre, et laisse voir un paysage enchanteur, éclairé par la lune. Siegmound et Sieglinde se regardent avec ravissement : "Le malheur les unit, le Printemps les fiance... Siegmound arrache l'épée... et, saisissant avec transport sa sœur fiancée pour l'enlever, il s'écrie :
"Fleurisse donc le sang des Volsungs !"

Au second acte, nous voyons Wotan non-seulement abandonner son fils, mais encore décider sa mort. Brunehilde, la Walkure, à qui Siegmound a inspiré la plus ardente passion, cherche à le sauver, malgré la volonté de leur père. Wotan triomphe et dirige le coup mortel que lui porte Hounding, le mari trompé.

Au troisième acte, Wotan se venge de sa fille désobéissante en l'endormant sur la montagne. Elle sera à celui qui la trouvera. Mais, pour qu'elle ne soit pas livrée à un homme indigne d'elle, le dieu consent à entourer sa fille d'un cercle de feu qu'il faudra franchir pour arriver jusqu'à elle.

Des amours de Siegmound et de Sieglinde est né un fils, Siegfried, qui donne son nom à la troisième partie de la tétralogie. Siegfried s'est forgé une épée avec des fragments de l'épée paternelle. Il a vaillamment conquis sur les géants le fameux anneau, ainsi qu'un beaume magique. Mais cette gloire ne lui suffit pas ; il poursuit un autre idéal, il veut aimer. C'est alors qu'un petit oiseau chanteur se présente à Siegfried, lui apprend, en gazouillant, le sort de Brunehilde, l'excite à franchir le cercle des flammes et le conduit jusqu'à la montagne. Après avoir surmonté toutes sortes d'obstacles, le héros arrive enfin auprès de la Walkure. Là, se trouve une scène capitale et véritablement lyrique.

Dans le poème suivant, *Diegötterdämmerung*—le crépuscule des dieux—l'action devient plus compliquée. Siegfried, en quête de nouvelles aventures, a momentanément abandonné Brunehilde, en lui laissant le fatal anneau, comme gage de sa fidélité. Gounther, un des nouveaux compagnons de Siegfried, convoite à la fois Brunehilde et le talisman magique. Il supplie son ami de l'aider à franchir le cercle de flammes. Siegfried, tout entier à un nouvel amour, a oublié jusqu'au nom de l'infortunée Walkure : il consent à servir les projets de Gounther. Grâce au beaume magique qu'il a conservé, il prend les traits, l'allure de ce dernier et se dirige vers la montagne. Brunehilde, lorsqu'elle se trouve en face d'un inconnu, recule épouvantée. "Changeant sa voix, il déclare se nommer Gounther, et demande à Brunehilde d'être sa femme, parce qu'il a franchi le feu. Elle refuse avec horreur et montre, comme sa défense, l'anneau qu'elle porte à son doigt, l'anneau de Siegfried ! Mais lui, luttant avec elle, la lui arrache ; l'ayant domptée ainsi, il la force de le suivre et l'amène stupéfaite et brisée à Gounther, qui, caché derrière un buisson, prend sa place sans que Brunehilde ait remarqué la substitution."

Le Walkure ne tarda pas à se venger de son infidèle amant. Après l'avoir fait tuer par Hagen, de la race des nains, elle lui reprend l'anneau de Nibelung, le passe à son doigt, et s'élance avec son cheval dans le bûcher flamboyant qui consume le corps de Siegfried. Lorsque tout est fini, les

ondes du fleuve viennent recouvrir le bûcher en cendres. "Dessus nagent les ondines. A leur aspect, Hagen, qui n'avait cessé de suivre Brunehilde du regard, est saisi d'effroi... Il se précipite sur elle en s'écriant : "Ne touchez pas à l'anneau !"

Inutiles efforts, car les ondines reprennent possession de l'or du Rhin, et, radieuses, elles élèvent l'anneau dans les airs. Une grande lueur qu'on voit au ciel dénonce l'incendie du Walhalla et la fin du règne des dieux.—E. G.

HISTORIQUE DU CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

II

(Suite.)

Mais revenons à la dépêche du comte Grey à lord Elgin. Dans cette dépêche, le ministre des colonies se demande quel serait le coût probable de ce chemin, et il fait ces calculs appuyés sur des raisonnements dont voici la substance :

En jugeant par l'analogie que présentent les lignes semblables aux Etats-Unis, c'est-à-dire celles qui traversent plusieurs Etats offrant des avantages analogues, en donnant tout le poids qu'elles méritent aux considérations de nature à modifier, en l'augmentant, le coût de la construction de l'intercolonial, et en faisant les meilleures estimations que peuvent lui permettre les données obtenues, il pense n'être pas éloigné de la vérité en donnant la somme de £8,000 sterling par mille, comme le coût probable du chemin projeté. La distance totale d'Halifax à Lévis, en suivant le tracé de l'ingénieur royal, étant de 635 milles, la somme nécessaire serait donc de £5,080,000 sterling (à peu près vingt-cinq millions de piastres), les frais d'équipement compris.

D'après le projet de 1848, les trois colonies devaient fournir annuellement £60,000 sterling, le gouvernement impérial une somme égale ; ces deux montants réunis représentaient, à 4 par cent (intérêt des emprunts contractés avec la garantie impériale à cette époque), un capital de £3,000,000.

Un autre moyen suggéré par le ministre des colonies en 1848 était de prélever le montant nécessaire par voie d'emprunt effectué par le gouvernement anglais, mais les provinces devaient en rembourser les sept-dixièmes, répartis comme suit : le Nouveau-Brunswick, deux dixièmes ; la Nouvelle-Ecosse, deux dixièmes, et le Canada-uni, trois dixièmes, les trois autres dixièmes devant être payés par l'Angleterre.

Qu'on ne s'étonne pas si les provinces exigeaient alors la contribution de l'Angleterre ; car il ne faut pas oublier que le gouvernement anglais considérait ce chemin comme un chemin militaire, indispensable pour le transport de ses troupes en cas d'attaque de ses possessions.

Enfin, toujours suivant le projet de 1848, le chemin, une fois terminé, serait exploité à frais communs par les gouvernements provinciaux, ou par une compagnie qui se formerait à cette fin, qui louerait la voie ferrée aux conditions et pour le temps qu'ils jugeraient convenables ; avec la garantie impériale, le capital nécessaire serait obtenu à des conditions plus avantageuses ; ensuite, les gouvernements, faisant construire le chemin, auraient un contrôle absolu sur cette grande voie de communication.

Telle était alors la pensée des auteurs du projet.

Nous avons dit que le tracé du major Robinson avait été adopté par le ministère anglais et par les législatures provinciales. En conséquence de cette adoption, les trois provinces votèrent chacune la somme de £20,000 sterling, payable annuellement ; ce montant devant représenter l'intérêt de la moitié des trois millions que l'on considérait comme suffisants pour commencer l'entreprise, le gouvernement anglais devant s'engager à payer les soixante autres mille livres ; les colonies assuraient en même temps à la compagnie qui se chargerait d'entreprendre la construction, une concession de dix milles de chaque côté de la ligne, lorsqu'elle passerait sur les